LES CAHIERS DE

L'URBANISME

Juin 2003 n°44



MINISTÈRE DE LA RÉGION WALLONNE • MARDAGA

AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE • URBANISME • LOGEMENT • PATRIMOINE

Archéologie du bâti

N°44 JUIN 2003
LES CAHIERS DE L'URBANISME

ADMINISTRATION ET ÉDITION, ÉDITEUR RESPONSABLE
Danielle SARLET,
Directrice générale de
l'Aménagement du territoire,
du Logement et du Patrimoine

Rue des Brigades d'Irlande, 1
5100 Namur
Tél • 081/33 21 11
Fax • 081/33 25 67
Site internet • http://mrw.wallonie.be/DGATLP/DGATLP

RÉDACTEUR EN CHEF
Denise BARBASON

COMITÉ DE RÉDACTION
Denise BARBASON, Ghislain GÉRON,
Freddy JORIS, Luc MARÉCHAL,
André MATTHYS, Charles MERTENS,
Danielle SARLET,
Jean Pol VAN REYBROECK.

COORDINATION DE CE NUMÉRO
Philippe MIGNOT

GRAPHISME ET MISE EN PAGE
COAST design, Bruxelles

IMPRESSION
Pierre MARDAGA, Liège

La reproduction des articles est autorisée moyennant mention de la source. Les articles signés engagent la seule responsabilité de leur(s) auteurs(s), même s'ils sont écrits par des fonctionnaires car ils ne reflètent pas nécessairement la position de l'Administration.

Archéologie du bâti, la *Bauforschung...* : le point de vue de l'archéologue — Philippe Mignot et Johnny De Meulemeester — 6

La genèse d'une réflexion internationale sur la *Bauforschung* — Krista De Jonge — 11

Archéologie du bâti dans des ruines : l'abbaye de Villers — Thomas Coomans — 16

Les langages des pierres — Francis Tourneur — 24

Binche, sa fortification et ses châteaux — Didier Dehon — 36

L'église Saint-Mort à Huy — Catherine Peters — 47

L'ancien couvent des Frères cellites dit "La Licorne" à Liège — Catherine Bauwens, Caroline Bolle, et Jean-Marc Léotard — 55

Les vestiges des bâtiments claustraux de l'abbaye de Saint-Jacques à Liège — Caroline Bolle, Geneviève Coura et Jean-Marc Léotard — 60

• Dendrochronologie et archéologie du bâtiment — Patrick Hoffsummer — 66

Dénomination des monuments et problème d'interprétation — Denis Henrotay — 69

ARCHÉOLOGIE DU BÂTI

Thomas COOMANS
K.U.Leuven, KADOC
Chargé de recherches
Docteur en archéologie et histoire de l'art

Archéologie du bâti dans des ruines : l'abbaye de Villers

Il serait faux de croire que les ruines offrent un terrain idéal à l'exercice de l'archéologie du bâti. Certes, de nombreuses informations, habituellement cachées, s'y donnent à voir avec plus ou moins d'évidence. Plus qu'ailleurs encore, les fouilles et l'analyse des vestiges en élévation s'y exercent en méthodes complémentaires, au sein de la même discipline archéologique. Mais les ruines, précisément en raison de leur état de ruine, sont définitivement amputées de nombreuses composantes dont l'apport peut être déterminant à l'analyse architecturale[1]. En outre, qu'il le veuille ou non, l'archéologue du bâti y est mis au défi de faire l'archéologie du processus de ruine ainsi que des restaurations.

L'AUTHENTICITÉ DE LA SOURCE MONUMENTALE

L'ancienne abbaye de Villers[2] est l'ensemble de ruines le plus fascinant et les plus complexe en Belgique. Les vestiges témoignent non seulement de 650 ans d'occupation du site (de 1146 à 1796), mais également du démantèlement des bâtiments par l'action des hommes et du temps (de 1797 à 1892), puis de campagnes de restaurations et de consolidations (depuis 1893). L'état actuel des ruines est largement tributaire des options prises par les restaurateurs successifs, tant dans leurs priorités que dans les choix techniques. L'archéologue du bâtiment y est directement confronté et se pose en premier lieu la question de l'authenticité de la source monumentale.

Si cette question se pose pour tous les bâtiments restaurés depuis le XIXe siècle – convient-il de restaurer les restaurations ou de les "déres-taurer"?[3] –, elle acquiert, dans le cas des ruines, une dimension particulière. En effet, toutes les interventions ont visé à conserver aux ruines leur aspect de ruine, tout en les interprétant, soit en complétant l'une ou l'autre partie, soit en supprimant des apports jugés incongrus. Ainsi, les restaurations menées sous la direction des architectes Charles Licot (1893-1903) et Léopold Pepermans (1903-1907) firent-elles disparaître les traces de nombreuses transformations du XVIIIe siècle afin de mettre en valeur les maçonneries médiévales. Car c'est l'état du XIIIe siècle, moment de l'apogée de l'abbaye, qu'il s'agissait de remettre à l'honneur. Par endroits, l'on se contenta de dégager (salle capitulaire) ; ailleurs, l'on compléta (avant-corps de l'église, réfectoire), l'on remplaça (colonnes de l'hôtellerie) ou l'on restitua (voûtes du chœur et de la nef de l'église) ; enfin, l'on osa même reconstruire (parties du cellier). Vraies ruines ou fausses ruines ? Posée en ces termes, la question serait caricaturale. Il s'agit plutôt de ruines médiévales restaurées à la fin du XIXe siècle et fortement tributaires des connaissances historiques, archéologiques et techniques, ainsi que des sensibilités esthétiques de cette époque. À la fois héritières du Romantisme et du Rationalisme, les ruines de Villers subirent d'autres restaurations dans le courant du XXe siècle, sans parler des

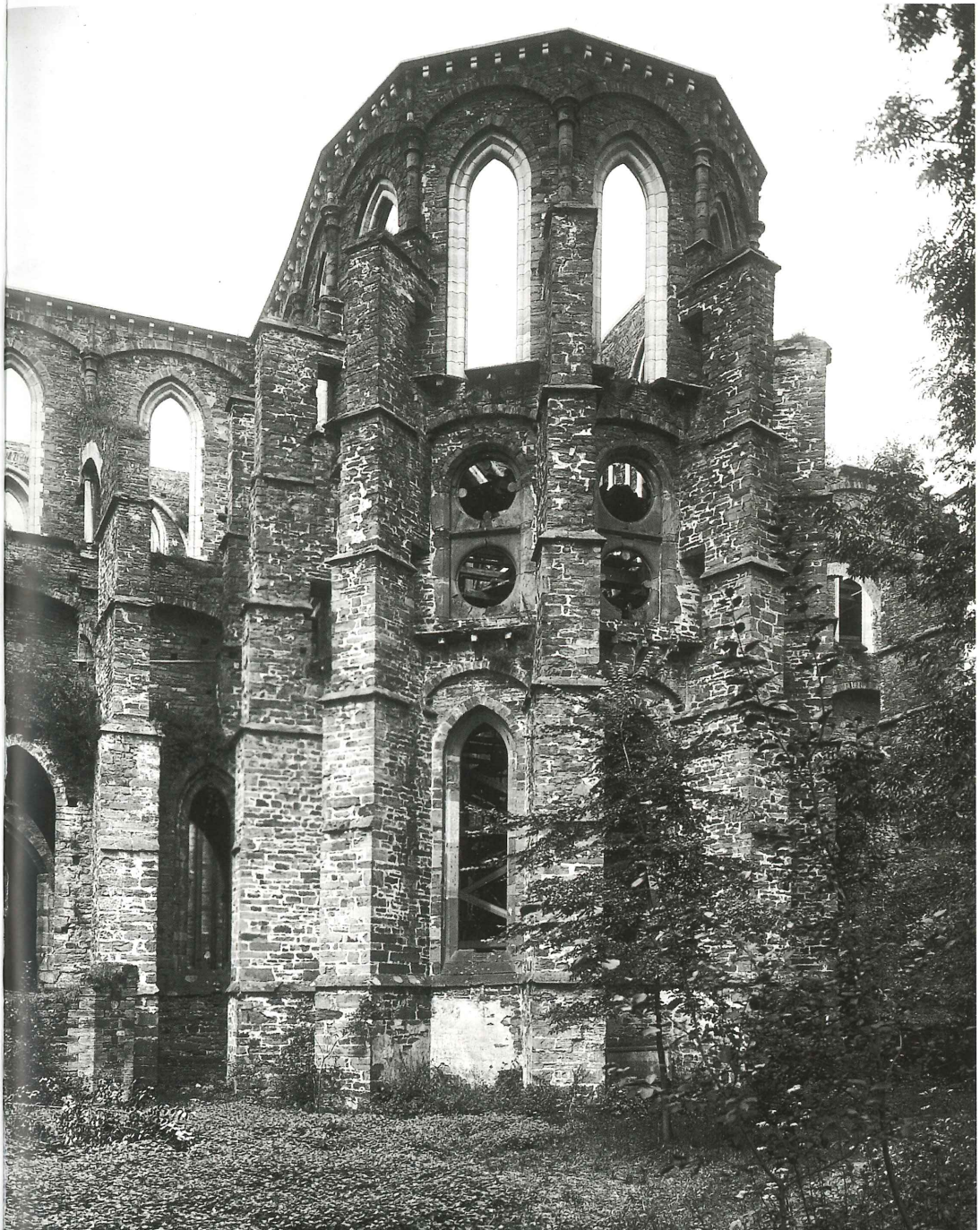
travaux de consolidation en cours, tous mus par d'autres motivations[4].

Lorsqu'en 1984, la Régie des Bâtiments entama la campagne de consolidation des ruines, elle jugea utile de s'adjoindre les services d'un archéologue du bâti. Il convient de souligner combien une telle présence était inhabituelle, à cette époque, sur un tel chantier. Au fur et à mesure que les maçonneries étaient dégagées du lierre qui les avait envahies, revenaient, lancinantes, les interrogations sur les restaurations antérieures. L'emploi des matériaux (souvent de remploi), la chronologie des interventions, les raisons des choix, l'état des ruines, l'organisation du chantier, étaient autant de questions suscitées par les ruines, à côté de celles, plus traditionnelles, que pose tout bâtiment ancien. La confrontation de l'état actuel des ruines à l'iconographie ancienne et aux résultats du dépouillement des archives du chantier du XIXe siècle faisait partie de la mission de l'archéologue du bâti. Les résultats[5] formèrent le cadre de référence pour la critique d'authenticité, cadre à partir duquel de nouvelles questions allaient pouvoir se développer.

L'ARCHÉOLOGIE DU PROCESSUS DE RUINE

Une fois l'essence et la chronologie des restaurations identifiées, l'archéologue du bâti s'interroge nécessairement sur le processus qui mena à la ruine. Comment un bâtiment passa-t-il d'un état complet à l'état de ruine tel qu'il se présentait à la veille des premières restaurations? Pourquoi certaines parties sont-elles plus ruinées que d'autres? Pourquoi certains matériaux ont-ils complètement disparu et d'autres pas? Autant de questions cruciales auxquelles il est, dans la plupart des cas, impossible de répondre avec précision, tant les facteurs sont multiples et les sources documentaires inexistantes.

À Villers, les premières destructions furent le fait de l'homme. Au lendemain de l'expulsion des moines, l'administration républicaine procéda à la vente publique des bâtiments qui avaient déjà été pillés de leur contenu mobilier (25 juillet 1797). L'église et les bâtiments monastiques furent acquis par un marchand de biens qui transforma immédiatement les bâtiments en gigantesque carrière de maté-

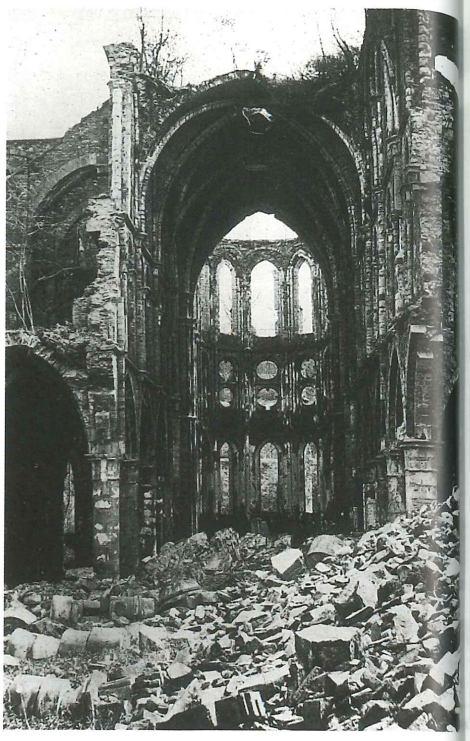


◀
Le chœur de l'abbatiale de Villers en pleine restauration, vers 1900 : tous les encadrements des fenêtres hautes viennent d'être remplacés, mais la voûte de l'abside n'est pas encore reconstituée.

© IRPA-KIK, Bruxelles, 103704B.



▶
La nef de l'abbatiale de Villers avant 1876 : les murs gouttereaux sont encore complets, mais la plupart des voûtes hautes se sont écroulées.
© IRPA-KIK, Bruxelles, 100046A.



▶▶
La nef de l'abbatiale de Villers au lendemain de l'écroulement de 1876. Les gravats ne sont pas encore recouverts par la végétation ; on y reconnaît des tambours de colonnes et d'autres pierres profilées. Noter les déformations de la tranche du mur gouttereau à droite et l'affaissement de la voûte du bas-côté.
© IRPA-KIK, Bruxelles, 2820A.

riaux en tous genres. Ardoises, charpentes et vitrages, lambris et portes, planchers, pavements et carrelages, ornements et pierres de taille, soit tout ce qui était vendable fut vendu. Les tuyaux en plomb des canalisations furent déterrés. Les fours à chaux furent érigés sur le site pour brûler les pierres calcaires : ainsi disparut entre autres la façade de l'église que l'architecte Laurent-Benoît Dewez avait construite une trentaine d'années auparavant (1763-1768). Brutale et vénale, cette première phase de destruction n'est pas documentée. On ne peut qu'en imaginer la barbarie.

Jusque quand dura cette exploitation ? On ne le sait avec précision. Dès 1825 – date de la plus ancienne mention illustrée des ruines de Villers –, les ruines se présentent comme une carcasse dépouillée jusqu'à l'os. Il ne restait plus que les maçonneries en schiste et en brique dont personne ne voulait et qui, désormais, se trouvaient livrées à d'autres facteurs de destruction : le temps et les intempéries. N'étant plus protégées par une toiture, les voûtes gothiques de l'église s'alourdirent et s'effondrèrent l'une après l'autre. Les arcs-boutants provoquèrent le déversement des murs, se décomprimèrent et finirent par s'écrouler, laissant à eux-mêmes les murs minés par l'humidité, rongés par la végétation et livrés au vandalisme. Ainsi, la moitié occidentale de la nef s'écroula pendant une nuit de 1876.

Le troisième facteur de destruction, sans doute le plus impardonnable, fut l'indifférence. Certes, les ruines de Villers attirèrent depuis les années 1830 des artistes romantiques qui voyaient en elles le vestige d'un passé révolu sur lequel la nature reprenait ses droits, alors que les développements de l'âge industriel poussaient la société dans une tout autre direction. Mais l'indifférence la plus coupable fut celle des pouvoirs publics qui, malgré les appels répétés et de plus en plus pressants de la part des milieux culturels (Commission royale des Monuments, sociétés archéologiques, architectes et archéologues), mirent plus d'un demi-siècle avant de décider d'exproprier le site (1892) et d'entamer aussitôt les restaurations. Cette lenteur – que le respect de la notion de propriété privée ne suffit pas à expliquer – s'inscrivait en faux par rapport à l'évolution des notions de patrimoine monumental et d'identité nationale au XIXe siècle[6].

Un processus de ruine étalé sur un siècle (de 1797 à 1892), confronte l'archéologue du bâtiment à une tâche ardue, voire ingrate. Elle repose principalement sur l'analyse des sources ico-



Les restaurations menées entre 1893 et 1907 ont rendu aux ruines leur force architecturale, par le retour aux niveaux primitifs et la restitution d'éléments visuellement structurants comme des voûtes, des colonnettes et des encadrements de baies. Fait avec sensibilité, ce travail est à la base de l'équilibre retrouvé des ruines.

© THOC, 1988.

L'analyse de photos anciennes à la loupe, la confrontation avec d'autres documents et avec le site livrent des informations déterminantes pour la reconstitution d'un état dont il ne reste plus aucun vestige matériel.

nographiques, d'abord les dessins et tableaux des Romantiques, puis les photographies à partir de la fin des années 1850, enfin les carnets de notes archéologiques et de relevés d'architectes. En tant que haut lieu du tourisme dès le milieu du XIXe siècle, les ruines de Villers ont fait l'objet de nombreuses photographies, ce qui est plutôt exceptionnel et très appréciable. Parfois des murs entiers, écroulés et disparus, sont encore visibles dans le coin d'une photo ancienne. L'analyse à la loupe, la confrontation avec d'autres documents et avec le site livrent alors des informations déterminantes pour la reconstitution d'un état dont il ne reste plus aucun vestige matériel. Parfois des éléments architecturaux (clé de voûte, remplage, culot, etc.), aujourd'hui isolés ou disparus, se voient encore en place sur un document ancien et se raccrochent ainsi à un contexte.

De l'architecte Charles Licot sont encore conservés six carnets de minutes de relevés, effectuées bien avant le début des restaurations, mais jamais mises au net. Ces notes constituent une source majeure car il arrive qu'elles concernent des pans de murs qui ont disparu depuis lors ou des apports du XVIIIe siècle que le même Licot s'empressa de faire disparaître dès qu'il fut chargé de la restauration. Contrairement aux photos qui n'ont pas d'échelle, ces notes sont cotées et nous ont permis, dans certains cas, de reconstituer avec précision des murs qui n'existent plus !

Ainsi l'archéologue du bâti est parfois obligé de regarder le bâtiment, non pas directement, mais par l'intermédiaire des yeux d'un photographe, d'un architecte ou d'un artiste qui avaient bien d'autres motivations. D'une certaine manière, cette démarche "de seconde main" est comparable à celle de l'archéologue qui doit interpréter des rapports de fouilles anciens et inédits, ou du matériel extrait de son contexte. Un tel exercice fait réfléchir l'archéologue du bâtiment sur l'importance de la documentation – non seulement celle qu'il consulte, mais également celle qu'il génère –, sur l'archivage et la publication de son travail pour les générations futures.

L'ARCHÉOLOGIE DU MUR

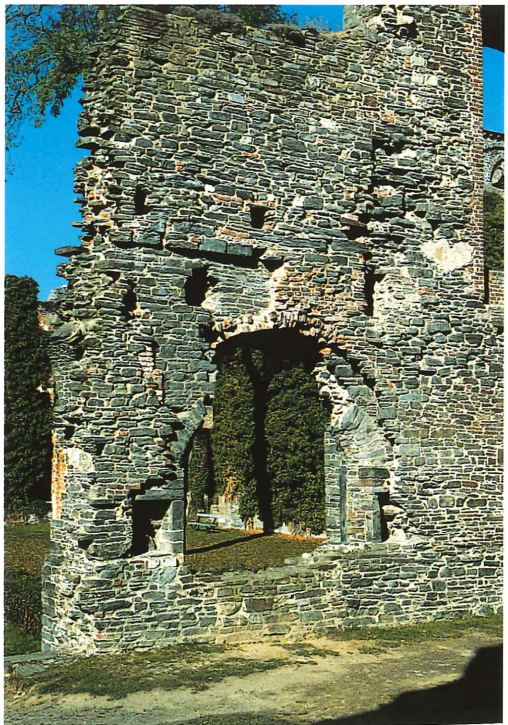
Parallèlement à l'"élagage" des apports récents et à la collecte d'un maximum d'informations complémentaires, l'archéologue du bâti analyse sa source principale qu'est le bâtiment. Ou plutôt les vestiges d'un bâtiment, car, dans le cas de ruines, il ne subsiste plus rien d'autre que des pans de murs et quelques voûtes, soit les parties les plus robustes, dont ni le temps, ni

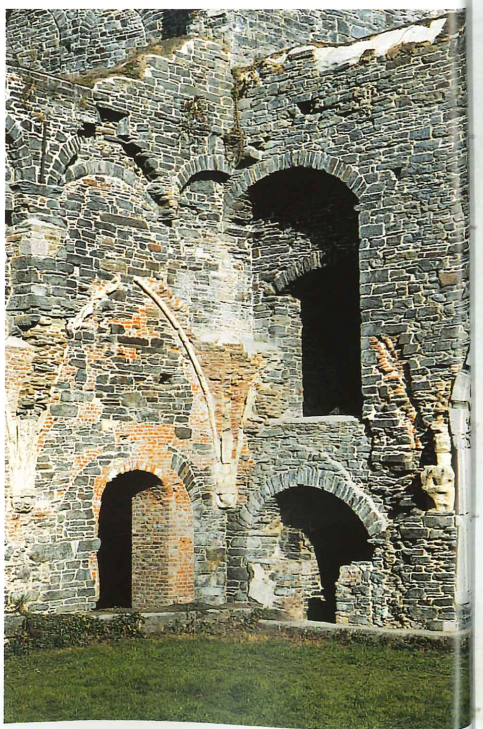
les hommes sont venus à bout. Il s'agit donc au sens strict d'une archéologie du mur ou de la maçonnerie. À Villers, les composantes principales sont la pierre de schiste et le mortier de chaux, dans une moindre mesure d'autres pierres, les briques ainsi que de rares fragments d'enduits et de carrelages. Dans une situation aussi extrême, l'attention doit se porter, d'une part sur les éléments – identification géologique des pierres, outils utilisés pour la taille des pierres, caractéristiques stylistiques, formats de briques, etc. – et, d'autre part, sur leur mise en œuvre, c'est-à-dire les appareillages.

Les murs écorchés des bâtiments en ruine ne cachent aucune de leurs cicatrices. Les repérer n'est donc pas difficile : coutures, reprises, arrachements, assises, tracés de voûtes, baies obturées, variations d'épaisseurs, remplois, etc. Inversement, les mettre en relation les unes avec les autres, en vue de définir des phases cohérentes, est beaucoup plus difficile. La chronologie relative se fonde sur des rapports d'antériorité ou de postériorité entre les parties d'un même mur, puis entre les parties d'un même corps de bâtiment, enfin entre les différentes parties de l'ensemble de l'abbaye. La base de la méthode est l'observation, consignée par le biais de relevés mesurés les plus précis possibles (à la canne ou au laser) aidés par la photographie, les enregistrements numériques ou photogrammétriques. Quelle que soit la technique utilisée, c'est l'observation qui prime et qui conditionne toutes les phases suivantes, y compris l'interprétation.

Les murs écorchés des bâtiments en ruine ne cachent aucune de leurs cicatrices. Les repérer n'est donc pas difficile mais les mettre en relation les unes avec les autres, en vue de définir des phases cohérentes, l'est beaucoup plus.

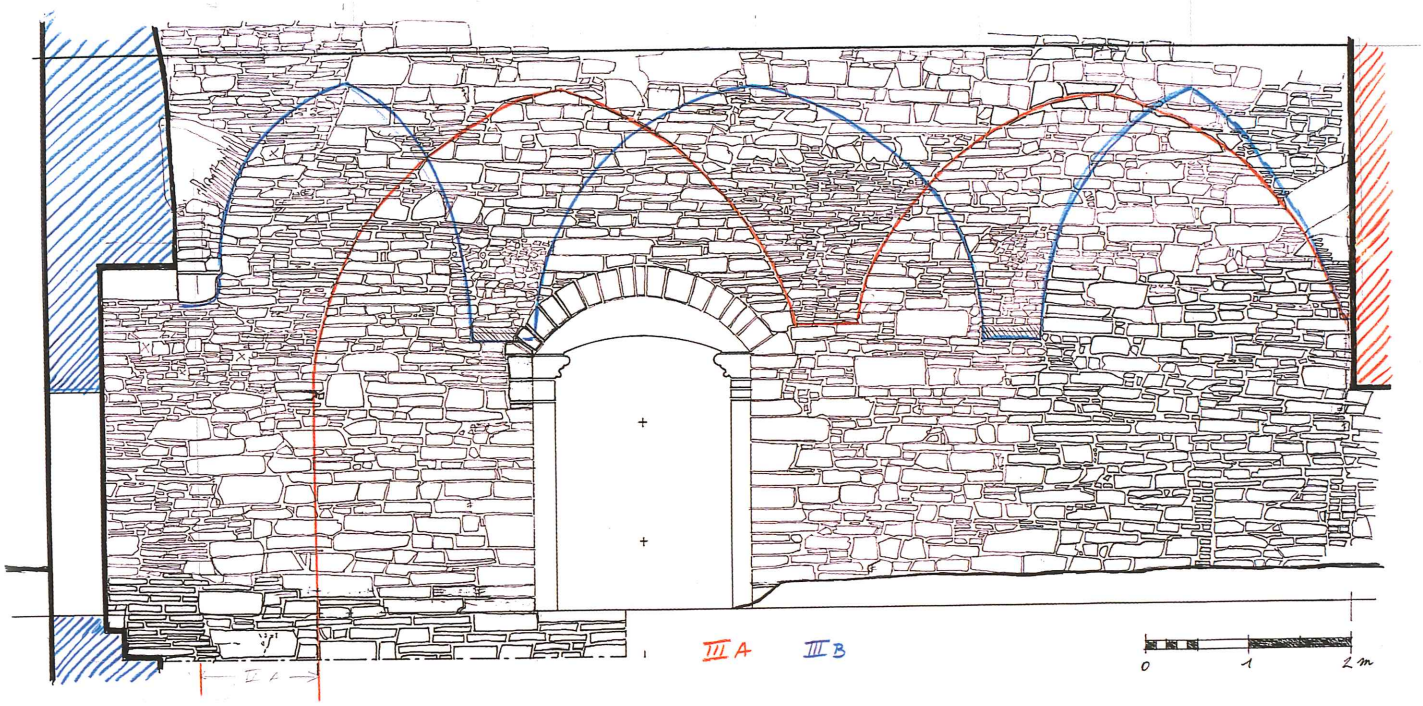
Le fait d'être confronté à des ruines permet de mieux définir les endroits où pratiquer des sondages susceptibles de livrer des données complémentaires. D'une part, des sondages ponctuels sous le niveau de sol, en fonction des traces observées sur les murs (arrachement, support nécessaire d'une voûte, etc.), évitent





▶
Bel exemple de "mur écorché" : coutures, surépaisseurs, arrachements, obturations, dégagements et sondages rendent un tel vestige à peu près incompréhensible pour le profane. Mur occidental de l'infirmerie de Villers (XIIIe-XVIIIe siècles).
© THOC, 1994.

▶▶
L'angle nord-ouest du cloître de Villers présente un "cas d'école" pour l'archéologue du bâtiment. Qui se doute qu'un escalier en plein air se trouvait à cet endroit au XIIIe siècle ?
© THOC, 1992.



▲
Relevé précis du mur occidental de la cuisine de Villers : deux tracés de voûtes du XIIIe siècle s'y superposent.
© THOC, 1995.

de devoir ouvrir des longues tranchées et de perturber un riche sous-sol archéologique. De l'autre, les sondages dans les murs se limitent exactement à l'endroit que l'on souhaite dégager. Ainsi, par exemple, un sondage pratiqué dans une surépaisseur d'un mur de l'infirmerie de Villers a mis au jour le montant d'une fenêtre originale et a révélé que la face extérieure du bâtiment était enduite au Moyen Âge[7].

Une autre particularité du site de Villers réside dans fait qu'il est traversé par une rivière (la Thyle) qui est entièrement voûtée et au-dessus de laquelle sont construits les bâtiments. Ce voûtement, long de 272 m, a été réalisé par phases depuis l'extrême fin du XIIe jusqu'au XVIIIe siècle. Il présente des variations de sections, des coutures et des embranchements avec des égouts secondaires. L'examen archéologique de ce voûtement, particulièrement instructif, a permis de localiser des bâtiments complètement disparus, tels qu'une partie de l'infirmerie des convers et des corps de latrines, sans devoir recourir à des fouilles d'envergure.

Parmi les découvertes les plus spectaculaires obtenues uniquement grâce à une fine archéologie des bâtiments, il faut compter la première église dont la construction fut entamée vers 1207-1208 (Villers IIIA) et interrompue au profit de la grande église gothique dont subsistent les ruines (Villers IIIB). Au sud du cloître, un premier état de l'aile du réfectoire a été identifié dans la même séquence chronologique. Dans les deux cas, des fouilles permettraient de préciser les hypothèses, comme ce fut le cas notamment pour le lavabo de la galerie sud du cloître[8]. La complémentarité entre méthodes ne sera évidemment pas contredite. Au contraire !

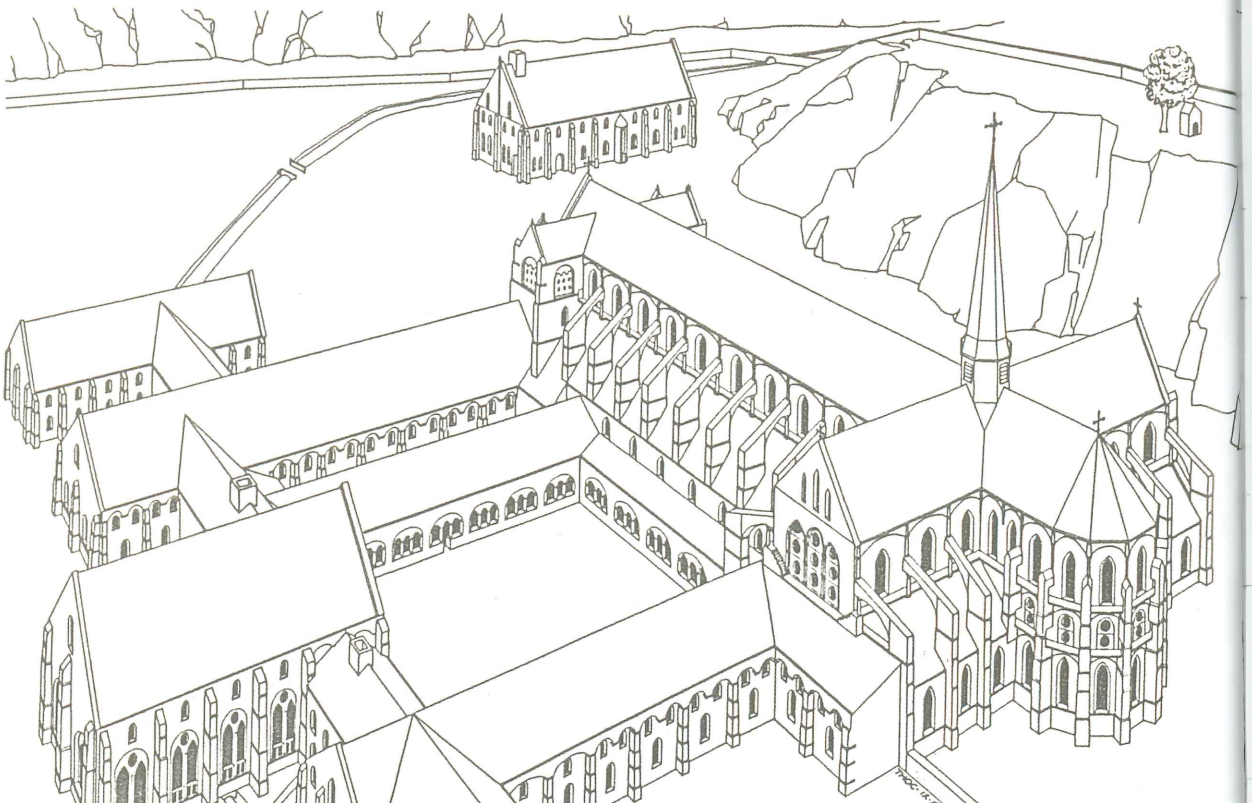
La comparaison de Villers avec, par exemple, l'abbaye de Parc à Heverlee – l'ensemble architectural monastique le plus complet en Belgique, toujours utilisé comme tel – permet de mesurer la spécificité d'un bâtiment en ruine. Non seulement une grande partie du gros-œuvre, mais toute la finition, la décoration et l'équipement manquent à Villers. Pas le moindre morceau de bois à soumettre au dendrochronologue, pas de niveaux clairs, aucun détail technique d'huisserie, pas de cheminées et d'escaliers, etc. À Parc, les bâtiments conservent charpentes, vitres et marbres, ainsi que tout leur intérieur jusqu'aux peintures, lambris, stucs et mobilier. En outre, l'abbaye possède une grande partie de ses archives, y compris des comptes de

construction qui précisent l'affectation des pièces et révèlent des noms et des dates, précieux jalons d'une chronologie absolue. Si Parc présente un aspect de finition en majeure partie réalisé aux Temps modernes – trois grandes phases des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles sur un substrat médiéval –, Villers offre à l'archéologue ses structures dépouillés de tout. Ce contraste absolu entre deux objets d'une même typologie illustre l'unicité de chaque cas et la nécessité de d'effectuer des comparaisons à différents niveaux.

DE L'INTERPRÉTATION ARCHITECTURALE À LA SIGNIFICATION CULTURELLE-HISTORIQUE

Pas plus que l'archéologie, l'archéologie du bâtiment ne peut constituer une fin en soi. Le premier niveau d'interprétation, fondé sur les résultats de l'enquête de terrain et sur les sources écrites et iconographiques, aboutit à l'identification des séquences de construction et à la reconstitution (toujours hypothétique) des états principaux. Ceci répond en gros aux questions chronologiques (quand ?) et aux questions matérielles et d'affectation (comment ?). Là s'arrête, en gros, le champ de l'archéologie dans son acception courante, fondée sur les méthodes analytique et comparative.

L'étape suivante doit s'interroger sur les milieux historiques qui ont produit et transformé le bâtiment, en posant la question des auteurs et des commanditaires (qui ?) et la question de leurs motivations (pourquoi ?). Il n'est pas toujours possible de répondre à ces questions, surtout quand on n'a pas de réponses aux questions chronologiques et matérielles. Comment, en effet, identifier un commanditaire ou son milieu en l'absence de chronologie correcte ? Comment, par ailleurs, comprendre des rituels dans des lieux dont la configuration n'est pas bien interprétée ? À ce stade, chaque élément a son importance et doit retrouver sa place dans une interprétation d'ensemble qui intègre l'analyse du vocabulaire ornemental et du répertoire de formes, les cycles iconographiques présents dans tous les arts décoratifs, mais également les pratiques liturgiques et les cultes spécifiques. Quand le commanditaire ou son milieu sont identifiés, des hypothèses peuvent être émises sur les raisons qui ont présidé à la



▼
Reconstitution de l'abbaye de Villers à la fin du XIIIe siècle. Un tel dessin repose sur des années d'analyse archéologique et de travail de terrain, mais comprend également une part d'hypothèse.
© THOC, 1992.

construction du bâtiment selon un concept architectural précis à un moment précis. En d'autres mots, il s'agit de percer la signification culturelle-historique d'un bâtiment et celles de ses modifications dans le temps.

Le sous-titre de notre monographie sur l'abbaye de Villers exprime ces différentes étapes de l'analyse et de l'interprétation : "construction, configuration et signification"[9]. En raison de l'état de ruine, le travail s'est concentré sur l'abbaye médiévale dont, paradoxalement, les vestiges sont plus importants que ceux des Temps modernes. À cet égard, la critique d'authenticité et l'analyse du processus de ruine étaient des prémisses ; cela a déjà été dit. L'archéologie du bâtiment a servi de méthode de base indispensable à l'élaboration des hypothèses d'interprétation. Les deux plus intéressantes se rapportent à l'église du XIIIe siècle, c'est-à-dire au bâtiment emblématique de l'abbaye (et des ruines). D'une part, l'identification des concepts des églises IIIA et IIIB ainsi que la signification de l'abandon de l'un au profit de l'autre vers 1209, introduisent aux débats internes à l'ordre de Cîteaux autour de l'architecture gothique, nourris par la dialectique tradition-modernité. D'autre part, l'identification du concept de l'avant-corps et sa signification, dans un contexte politique précis, comme symbole d'une église funéraire d'un duc de Brabant (seconde moitié du XIIIe siècle).

Il n'est pas exclu, et il est même souhaitable, que des nouvelles découvertes archéologiques ou historiques viennent enrichir les connaissances et les interprétations.

Il n'est pas exclu, et il est même souhaitable, que des nouvelles découvertes archéologiques ou historiques viennent enrichir les connaissances et les interprétations. Malgré toutes les lacunes résultant de l'état de ruine de l'objet, il est toujours possible au regard de l'archéologue du bâtiment de se faire plus "insistant". ■

Notes

[1] On consultera l'excellent manuel : R.K. Morris, *The Archaeology of Buildings*, Stroud, Tempus, 2000.

[2] Abbaye de moines cisterciens, fille de Clairvaux, l'abbaye de Villers-en-Brabant fut fondée par saint Bernard en 1146. Les ruines se situent dans la commune de Villers-la-Ville, province de Brabant Wallon, ont été classées comme monument et site par arrêté royal du 23.05.1972, et sont inscrites sur la liste du patrimoine exceptionnel de Wallonie depuis 1993.

[3] On lira à ce propos : J. De Maeyer, A. Bergmans, W. Denslagen, H. Stynen, W. van leeuwen et L. Verpoest (éd.), *Negentiende-eeuwse restauratiepraktijk en actuele monumentenzorg : Handelingen van het Nederlands-Vlaams symposium, Leuven 13-14 september 1996* (*KADOC-Artes*, 3), Louvain, 1999.

[4] Cl. Donnay-Rocmans, *L'abbaye de Villers-la-Ville : un exemple de restauration/conservation d'une ruine romantique*, dans *Faut-il restaurer les ruines ? Actes du colloque de la Direction du Patrimoine, Mémorial de Caen, novembre 1990* (*Entretiens du patrimoine*, 3), Paris, 1991, p. 62-65.

[5] Publiés sous la forme d'un livre : Th. Coomans, *L'abbaye de Villers. Histoire des ruines (1796-1984)* (*Publications d'histoire de l'art et d'archéologie de l'Université catholique de Louvain*, 72), Louvain-la-Neuve, 1990.

[6] Sur cette évolution et celle de la Commission royale des Monuments : H. Stynen, *De onvoltooid verleden tijd. Een geschiedenis van de monumenten- en landschapszorg in België 1835-1940*, Bruxelles, Stichting Vlaams Erfgoed, 1998, en particulier les p. 13-219.

[7] Th. Coomans, *L'ancienne infirmerie de l'abbaye de Villers. Investigations archéologiques et hypothèses*, dans *Congrès archéologique de Namur. Actes*, 4, Namur, 1991, p. 9-26.

[8] Th. Coomans, *Le grand Lavatorium du cloître de Villers au XVe siècle*, dans *Revue Belge d'Archéologie et d'Histoire de l'Art*, 63, 1994, p. 19-36.

[9] Th. Coomans, *L'abbaye de Villers-en-Brabant. Construction, configuration et signification d'une abbaye cistercienne gothique* (*Studia et Documenta*, 11), Bruxelles-Brecht, 2000.

